



Willem Frederik Hermans (°1921).

L'œuvre de Willem Frederik Hermans

«ÉCRIRE des romans, c'est faire de la science sans preuves», a dit un jour Willem Frederik Hermans (°1921). Joli aphorisme, qui se prête à plus d'une interprétation. Il en est une qui s'applique parfaitement à l'œuvre de l'auteur hollandais lui-même. Écrivain-géologue, il met en effet un soin extrême à la composition et au style de ses romans ; ceux-ci répondent au critère classique qui veut que chaque détail se justifie dans l'ensemble ; ils possèdent dès lors une élégance, un cachet que reflète bien le postulat.

L'aphorisme peut également s'apprécier sous l'angle des conceptions scientifiques auxquelles adhère l'auteur. Le travail des physiciens, des biologistes, des linguistes et des autres chercheurs consiste à réunir des éléments objectifs et probants sur la nature des phénomènes et sur les rapports entre eux. Le romancier qui compare son activité à une recherche expérimentale ne peut manquer d'attacher une grande importance au facteur «vérité». Peut-être même, se faisant moraliste, ira-t-il jusqu'à pourfendre, en Voltaire moderne, la superstition, le mensonge et l'imposture.

Les idéaux du siècle des Lumières ne sont certes pas étrangers à l'attitude de Hermans. Il s'est toujours opposé avec force à toute idéologie doctrinaire et a souvent engagé la polémique avec les hâbleurs et les charlatans. Il a eu maille à partir avec les catholiques hollandais qui s'estimaient offensés par lui ; il a aussi contribué dans une mesure importante à faire un sort aux poncifs qui avaient cours au sujet de la résistance hollandaise à l'occupant allemand en 1940-45. La réprobation que cela lui a valu de la part des autorités de tous bords l'a conforté dans son opinion que le monde aime à être trompé. Rien d'étonnant à ce qu'il se soit identifié à Multatuli (1820-1887), grand pamphlettiste et destructeur de mythes tout comme lui ; vouant une grande

admiration à l'auteur de *Max Havelaar* (1860), Hermans lui consacra une biographie en 1976.

C'est la seconde guerre mondiale qui a définitivement anéanti chez Hermans la confiance optimiste dans la bonté de l'homme et l'espoir d'un monde meilleur. Dès 1939, à 17 ans, il devenait le nihiliste qui axerait désormais ses conceptions philosophiques sur l'intérêt personnel et sur l'adage «l'homme est un loup pour l'homme». Son roman *De tranen der acacia's* (Les larmes des acacias, 1949) comporte un passage peu équivoque à ce sujet : «La démocratie est un concept totalitaire, au même titre que la dictature. La guerre aussi est totale. Celui qui perd la guerre a tout perdu et cesse d'exister. Même si les démocraties l'ont emporté, il subsiste un problème de droit, car le droit est valable pour tous. Il n'y a pas de droit, il n'y a qu'une guerre gagnée». Bien sûr, ce n'est que le personnage principal du roman qui s'exprime ici, mais Hermans lui-même, dans plusieurs de ses essais, prend à son compte des affirmations analogues.

Hermans se dit fasciné par la guerre parce que, dans pareille situation qui le pousse dans ses derniers retranchements, l'homme perd son vernis de culture et de moralité pour révéler sa vraie nature. Il n'est plus très différent de l'animal qui dévore pour ne pas être dévoré ; il y met seulement plus de cruauté et de raffinement. Nous vivons, comme le dit Hermans dans le titre d'un recueil d'essais, dans un «univers sadique». C'est la nouvelle *Het behouden huis* (La maison protégée, 1952) qui illustre avec le plus d'intensité sa vision de la guerre.

«Écrire des romans, c'est faire de la science sans preuves» : au-delà des impératifs de la science et de l'art, cet aphorisme traduit aussi un certain flou quant à la vocation de la littérature. Pour Hermans, il est frustrant que les vues du romancier n'atteignent pas au statut de loi natu-

relle mais restent supputations, reconstitutions hypothétiques de ce qui s'est ou pourrait s'être passé. Faut de preuve, point de démonstration.

Hermans excelle surtout à stigmatiser le manque de discernement de l'esprit humain. Ce thème est développé de manière impressionnante dans *De donkere kamer van Damokles* (1958) - paru en traduction française en 1962 sous le titre *La Chambre noire de Damoclès* -, où il se double d'une analyse des réactions des Hollandais face au national-socialisme. L'histoire se corse d'un dédoublement de personnalité, en ce sens que le personnage central, pusillanime avant guerre, se transforme en résistant héroïque par la grâce d'un sosie qui fait office de mentor. Une fois la guerre terminée, ce dernier a disparu sans laisser de trace, de sorte que le «héros» se retrouve seul avec un dossier accablant. Hermans fait reposer son récit sur le point de vue du personnage initial, plaçant ainsi le lecteur dans l'impossibilité de distinguer le réel de l'imaginaire et soulignant avec d'autant plus de force la difficulté de connaître l'homme et le monde.

Nooit meer slapen (Ne plus jamais dormir, 1966), un des sommets de l'œuvre de Hermans avec *De tranen der acacia's* et *De donkere kamer van Damokles*, nous introduit dans l'univers de la géologie, discipline scientifique pour laquelle Hermans manifeste une prédilection certaine. *Nooit meer slapen* illustre bien les insuffisances de la science elle-même, en mal de vérité et d'objectivité dans la mesure où elle se trouve en proie aux manipulations et aux intérêts contradictoires des professionnels. La fin du roman en dit long à ce propos. Le personnage principal rentre d'une expédition infructueuse en Laponie, où il avait espéré voir se confirmer une théorie sur les chutes de météorites. A son retour, il reçoit un cadeau de sa maman, laquelle n'a jamais cessé

de croire au succès de son fils. «Me voilà avec à chaque poignet un bouton de manchette, et à chaque bouton de manchette un demi-météorite. Au total un météorite entier. Mais pas la moindre preuve pour étayer ma thèse.»

Quoiqu'il doutât de la possibilité de découvrir la vérité, Hermans a continué d'y tendre de toutes ses forces. En sa double qualité de sceptique et d'idéaliste, il s'est tourné vers les genres appropriés, la polémique et la satire. Cette orientation apparaîtra déjà dans un roman comme *Ik heb altijd gelijk* (J'ai toujours raison, 1951), dont l'action se situe à l'époque, si traumatisante pour les Pays-Bas, de la décolonisation de l'Indonésie. Résolument satiriques et, en fait, moralisateurs par la même occasion seront les romans *Onder professoren* (Entre professeurs, 1975) et *Uit talloos veel miljoenen* (Parmi des millions et des millions, 1981), qui ont tous deux pour cadre les milieux universitaires, ceux-mêmes dont Hermans s'échappera au début des années 70 pour élire domicile à Paris.

Une étape plus récente de son évolution d'écrivain révèle un Hermans de plus en plus enclin à manier le mythe et l'allégorie. Ainsi, de 1980 à 1984, il publie trois nouvelles inspirées de contes populaires. *Homme's hoest* (Homme-qui-rousse, 1980) est une variation sur le thème d'Hélène de Troie ou de la séduction déclenchant un conflit. *Geyerstein's dynamiek* (La dynamique de Geyerstein, 1982) évoque le mythe de la descente aux enfers. Enfin, *De zegelring* (L'Anneau sigillaire, 1984) ressuscite une histoire légendaire d'anneau maléfique.

Ces trois récits, qui font directement référence à la mythologie, rappellent utilement que celle-ci était déjà présente dans des ouvrages antérieurs. Ainsi, le géologue en expédition en Laponie, personnage central de *Nooit meer slapen*, incarne en même temps un Perceval en quête de

la révélation salvatrice. Si révélations il y a, Hermans est homme à les partager avec ses héros, mais elles seront rarement salvatrices. Quelle amère déception pour ces honnêtes gens de se retrouver les mains vides tandis que d'autres tirent astucieusement les marrons du feu.

Hermans professe qu'une idée doit se concrétiser dans les actes et que les personnages d'un récit, fonctionnellement au service de l'idée, «constituent plutôt des incarnations que des portraits psychologiques». Explication significative des intentions sous-jacentes au symbolisme et aux allégories de l'auteur.

Hermans croit-il à l'existence de la vérité qu'il recherche si âprement? Il lui est arrivé de déclarer que la vérité historique ne représente

pas davantage «qu'une fable, un mythe ou une chimère de paranoïaque». S'il en est ainsi, le romancier qui se targue de faire de la science sans preuves devra bien ériger la nécessité en vertu et conférer au mythe, à la fable, au conte de fées une valeur universelle échappant allègrement aux contingences du roman réaliste. Une philosophie dont Hermans, apparemment, a su faire son credo. ■

JAAP GOEDEGEBUURE

Professeur de théorie de la littérature et d'histoire littéraire à la «Katholieke Universiteit Brabant», Tilburg.

Adresse: Antoniusstraat 5, NL-2382 BD Zoeterwoude-Rijndijk.

Traduit du néerlandais par Jean-Marie Jacquet.